

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE PROPAGATEUR

Volume IX.

15 Septembre 1898

Numéro 14

BULLETIN

* * Canada.—La cérémonie du sacre de S. G. Mgr Gauthier, archevêque de Kingston, est fixée au 18 octobre courant.

—Les RR. PP. Rédemptoristes viennent de s'établir au Manitoba. C'est un bonheur pour cette province, et nous souhaitons ample moisson aux dignes religieux.

—La question des écoles n'est pas encore réglée au Manitoba. Cette question des écoles, non seulement en cette province éloignée, mais même dans notre Québec, agite toujours les esprits. Si cependant on s'en tenait, de part et d'autre, aux enseignements du Souverain Pontife, il serait aisé de la régler. Mais l'esprit de contradiction qui fait le fond du caractère de tout homme, divise les cœurs, paralyse les bonnes volontés. On se cramponne à des mots, on interprète les textes chacun à sa guise, on ergote sur des tournures de phrases—et, avec la meilleure intention, on embrouille tout, on met la confusion partout. Puis, on tend les bras vers le Pape, en lui criant : “Sauvez-nous !”

Le Saint-Père ne peut pourtant, on en conviendra, faire une encyclique pour expliquer chacune des paroles d'une de ses encycliques. Il est des grincheux qui ne veulent rien entendre, rien comprendre : que peut-on gagner à s'égosiller à leur expliquer ce qui saute aux yeux ?

Il n'est pire sourd que qui ne veut entendre.

* * *

* * Rome.—Les derniers jours d'août à Rome ont été marqués par des chaleurs torrides que ceux-la seuls connaissent qui ont vécu à cette époque de l'année à Rome où, suivant un vieux proverbe populaire de mauvais goût, on ne voit dans les rues que des chiens et des Français. Le Saint-Père, malgré ses promenades matinales dans les jardins du Vatican et la fraîcheur de sa résidence d'été si bien, quoique simplement, aménagée, a payé un léger tribut aux incon vénients de la saison. Sans doute, la presse malveillante a, comme toujours, exagéré les choses, mais il n'en est pas moins vrai qu'une certaine inquiétude s'est manifestée dans les rangs de la maison de Sa Sainteté puisque la famille du Pontife est accourue pour prendre elle-même des nouvelles de l'auguste malade. Cette fois encore les soins du Dr Lapponi ont conjuré le mal et la forte constitution de Léon XIII aidant, on l'a vu reprendre ses audiences et oublier les fatigues de la rédaction des deux dernières encycliques. Les lettres adressées naguère coup sur

coup aux Écossais et aux Italiens avaient occasionné une sorte de surmenage intellectuel qui avait ébranlé tout l'organisme. On ne vieillit pas impunément même quand on s'appelle Léon XIII et qu'on porte dans ses veines le sang généreux et si pur des Pecci. Le cardinal Rampolla, en recevant le corps diplomatique le 12 août, a donné à ce sujet les assurances les plus formelles. Du reste, Mgr Gennari, assesseur du Saint-Office, et Mgr Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, et plusieurs autres personnages ont été reçus en audience privée.

—A propos d'un mariage mixte entre princes, qui occupe la presse protestante depuis une quinzaine de jours, l'*Osservatore Romano* a publié dans son numéro de dimanche dernier la note suivante, dont la gravité et l'inspiration n'échapperont à personne :

“ Le Saint-Siège a été informé que le curé de Saint-Etienne, à Vienne, s'est permis de marier, le 30 juillet, avec la pompe religieuse, la princesse Dorothee de Cobourg, catholique, avec le duc Ernest de Schleswig-Holstein, luthérien, bien qu'il fût notoire que celui-ci n'a pas donné les gages nécessaires pour l'éducation catholique de tous ses fils.”

L'*Osservatore Romano* est autorisé à déclarer que le Pape regrette vivement ce fait, soit parce qu'il n'est pas d'usage de dispenser de l'obstacle de la religion mixte sans qu'on donne les gages susdits, qui sont de droit naturel et divin, soit parce qu'on ne consent jamais dans les mariages mixtes aucun rite religieux. Si, quelquefois, pour éviter des maux très graves, on tolère de tels mariages pour ceux qui, obstinément, refusent d'obéir aux lois de l'Église, cela est fait avec l'expresse injonction au curé de prêter une assistance purement passive, sans aucun signe de religion pour relever l'acte. L'Église n'approuve pas ces mariages semblables, mais elle les déteste et les condamne.

—Le 20 de ce mois de septembre, il y aura 28 ans que la Papauté a été détruite, disait-on en ce temps-là. Phénomène singulier : depuis cette prétendue destruction, tout s'écroule dans l'Ancien-Monde ; les trônes sont sur des volcans, les nations dites chrétiennes s'effondrent atteintes de caducité, de tiédeur quand pas d'impiété notoire ; au-dessus de tous ces débris, à travers le nuage de fumée terrifiant des explosions de dynamite dans l'ordre physique, d'irrégion et de blasphèmes dans l'ordre moral, plane impassible, immuable, et, suivant la parole de son geôlier, intangible, la *Papauté* !

L'homme s'agit et Dieu le mène. L'homme s'est agité ; il a repoussé la main providentielle qui le guidait vers le bonheur — cette main s'est chargée de verges de fer et conduit toujours, mais à sa perte, l'insensé répétant le vieux cri : *Non serviam* !

* * *

* * France.—Le ministère doit éprouver quelque embarras, du moins M. Bourgeois, du discours qu'a prononcé récemment M. Buisson, actuellement professeur à la Sorbonne, sur la tombe de

M. Pécaud, directeur de l'école de Fontenay-aux-Roses, où se forment les directrices et professeurs des écoles normales de jeunes filles. C'est le Béarn, cette terre classique du protestantisme, qui a été le théâtre de ce nouveau et inutile scandale. Sans compter que le défunt dont il s'agissait de faire le panégyrique, a laissé dans ce pays le souvenir d'un homme plus ambitieux que modeste, plus satirique que ferme dans ses convictions religieuses qui semblent avoir été négatives, même au point de vue protestant, M. Buisson a trouvé bon de révéler le vif attachement de M. Pécaud à la cause du traître Dreyfus, et l'en a loué, dit justement M. l'abbé Loth, avec une insistance et une emphase écœurantes. M. Buisson est évidemment un "emballé". Il ne peut rien dire sans exagération. Il a parlé de M. Pécaud comme d'un "saint laïque", d'un "initiateur moral", de "l'anachorète de la conscience" "inflexible comme un prophète d'Israël ou comme un vieux huguenot", qui a réformé le monde et la religion antique, "l'orthodoxie par la religion libre, rationnelle et laïque."

—Pauvre France ! Elle se débat, dans son affaire Dreyfus, dont l'issue peut être une révolution.

Attendons, et prions pour ce noble pays qui est toujours la Fille aînée de l'Église.

.

*. * **Autriche.**—L'impératrice d'Autriche-Hongrie, Élisabeth de Bavière, femme inoffensive et d'ailleurs bonne au malheureux, a été poignardée le 10 de ce mois de septembre, en plein jour, vers deux heures après-midi, à Genève (Suisse).

Pauvre François-Joseph !

Ce malheureux monarque a tout souffert. Il a souffert comme roi, en se voyant dépouiller par Bismarck qui, ensuite, pour comble d'ironie, l'enchaîna à sa suite. On croirait lire Valérien pris par Sapor I.

Il a souffert comme père : son fils, l'héritier de la couronne, l'archiduc Rodolphe, époux de la princesse Stéphanie de Belgique, fut tué mystérieusement en 1889. On ne permit jamais à la cour d'Autriche ou à celle de Belgique, de donner aucun détail sur cette triste affaire : de là, les racontars les plus fantaisistes dans la presse. Nous vénérons trop le noble souverain pour parler de ces circonstances.

Il a souffert comme époux : la famille de la malheureuse impératrice comptait des maniaques. Elle fut maniaque, mais depuis trente ans elle l'était au possible. Elle gardait, cependant, sa bonté envers les pauvres.

Et qu'a-t-il fait, cet empereur que son peuple adore ?

Il a été et s'est montré le seul souverain vraiment catholique d'Europe. Il a voulu, seul contre tout son ministère, contre toutes les nations d'Europe, voler au secours du Souverain Pontife en 1870 : il ne put rien—il était *seul*, vous dis-je ! Sa conduite privée est exemplaire : il fallait en entendre parler chez son meilleur ami,

le roi Henri V de France, ou si l'on préfère, le comte de Chambord ! Et celui-ci, croyez-le, ne prodiguait pas son affection.

L'empire d'Autriche-Hongrie, la famille impériale tout entière, sont catholiques : nous ne comprenons guère un service solennel au nom de cet empire catholique, service célébré à Montréal dans un temple d'une autre religion pour le repos de l'âme de l'impératrice. Nous osons espérer que les Autrichiens de ce pays feront eux-mêmes célébrer un service dans une de nos églises. C'est une simple affaire de tact, de convenances.

.

. **États-Unis.**—On fondait parfois, c'est la coutume encore en Italie, les cloches devant les fidèles et sous la direction d'un prêtre. Cette coutume a été observée le 4 de ce mois par les catholiques italiens de Passaic City, N. Y., rassemblés dans l'église du Sacré-Cœur. Ils ont vu fondre sous leurs yeux une cloche destinée à leur église. La cérémonie a eu lieu sous la direction du R. P. Félix Sandré, leur curé. Mgr Wigger a, le même jour, présidé à la dédicace de l'église et à la bénédiction de la cloche.

—Mgr Martinelli, archevêque d'Éphèse et délégué apostolique à Washington, s'est démis de ses fonctions de général de l'Ordre des Augustins. Ces fonctions sont dévolues au général adjoint, le P. Rodriguez, un Espagnol résidant à Rome. Ce dernier a immédiatement commencé une visite des provinces italiennes de son Ordre.

—Les commissaires de l'Université catholique des États Unis tiendront leur réunion annuelle à Washington, mardi, 11 octobre prochain. Le lendemain, les archevêques des États-Unis y tiendront leur réunion annuelle.

ODÉRIC.

PRIÈRE A SAINT JOSEPH

à réciter à la suite du Rosaire durant le mois d'octobre

N. B.—Les personnes qui désirent répandre cette prière dans les paroisses ou dans les écoles pourront s'en procurer gratuitement en s'adressant à notre librairie. Il suffira d'envoyer de quoi en payer le port.

LE ROSAIRE

LA ROSE MYSTIQUE

MARIE !

L'âme tressaille d'allégresse à ce doux nom de Marie ; le cœur s'épanouit comme une fleur au souffle matinal d'une brise embaumée. Ah ! c'est qu'il nous rappelle de si grands mystères d'amour !

Il nous rappelle l'Incarnation du Verbe divin pour le salut du monde.

Il nous rappelle le sacrifice d'une Mère au pied de la croix.

Il nous rappelle la douce consolatrice des affligés, l'avocate des pécheurs, la protectrice de l'innocence, le refuge assuré de tout ce qui souffre ici-bas.

Marie !... N'est-elle pas notre mère, notre médiatrice, notre espérance, notre amie, notre bonheur, notre tout après Jésus ?

N'est-ce pas d'elle que découlent, comme d'une source intarissable, nos joies et notre salut ? *Elle est la Mère du Sauveur.*

N'est-ce pas d'elle que se répand, comme d'un vase précieux, toute grâce qui convertit et sanctifie ? *Elle est la trésorière de Dieu.*

C'est bien elle aussi qui adoucit nos maux, qui essuie sur nos fronts la sueur de l'agonie, nous montrant le ciel, dont elle est la porte éblouissante : *Fulgida cœli porta.*

O Mère plus précieuse et plus puissante que toutes les créatures, plus douce que l'harmonie des cieux, plus gracieuse que la grâce elle-même, que votre nom suave et parfumé comme les senteurs de l'Orient soit toujours sur nos lèvres pour les rafraîchir, et votre souvenir au fond de nos cœurs pour les soutenir et les consoler !

Marie ! Les Anges dans le ciel la révèrent, les Archanges et les Trônes sont ses messagers fidèles ; devant elle, les Dominations déposent leurs couronnes et les Chérubins se font gloire de célébrer ses grandeurs. Sur la terre, de grands génies planant bien haut dans le monde des intelligences, comme l'aigle dans la nue, ont voulu la chanter ; les Augustin, les Bernard, les Thomas d'Aquin et mille autres ont entonné à sa gloire des hymnes d'une ravissante harmonie. D'autres, plus petits, et plus modestes, comme la fauvette sur l'églantier fleuri, ont cherché à bégayer aussi quelque cantique d'amour. Tous sentaient au fond du cœur un entraînement irrésistible qui les portait à chanter Marie.

Le chant n'est-il pas le langage de l'amour ? Et l'amour de Marie, comme celui de Jésus, n'est-ce pas le pain des hommes comme le pain des Anges ?

Nous aussi nous voulons chanter Marie, nous aussi nous voulons mêler notre voix, quoique faible, à ce concert solennel qui, depuis dix-huit siècles, s'élève à la gloire de la Vierge

immaculée. Nous la chanterons en effeuillant son Rosaire ; nous la chanterons en montrant à ses enfants les richesses et les beautés contenues dans cette Rose mystique que la sainte Église nous fait saluer dans ses litanies : *Rosa mystica, ora pro nobis.*

Le Rosaire, c'est la couronne de saphir qui resplendit autour de votre front, ô Marie !

Le Rosaire, c'est le diadème royal aux diamants précieux qui repose sur votre tête auguste, ô Marie !

Le Rosaire, c'est le vêtement aux mille couleurs qui descend en plis ondoiyants de vos épaules saintes, ô Marie !

Le Rosaire, n'est-ce pas la guirlande de roses qui relie le cœur de vos enfants à votre cœur maternel ?

N'est-ce pas aussi l'échelle mystérieuse de Jacob qui conduit au ciel ?

N'est-ce pas enfin la harpe sainte du roi David, sur laquelle nous chanterons vos louanges en méditant votre Rosaire ?

C'est donc vous que nous célébrons, ô divine Reine des Cieux !

Le Rosaire, qu'est-ce encore ? qu'est-il dans son essence ?

La sainte Église, nous parlant de Marie, lui donne le nom de Rose mystique : *Rosa mystica.*

Cette Rose mystique, comme toutes les roses, a un cœur qui en forme l'excellence et la beauté ; et le cœur divin de cette Rose mystique, c'est Jésus.

Cette Rose mystique, Marie, s'épanouit en quinze feuilles ou pétales :

Cinq sont d'une blancheur éclatante comme le lis de la vallée. Elles se nomment : Annonciation, Visitation, Nativité, Purification et Recouvrement au Temple. Ce sont les *Mystères joyeux.*

Cinq sont teintes de sang comme la rose empourprée. Elles se nomment : Agonie, Flagellation, Couronnement d'épines, Portement de croix, Crucifiement. Ce sont les *Mystères douloureux.*

Les cinq dernières sont dorées comme les épis d'une moisson que le soleil a mûris. Elles se nomment : Résurrection, Ascension, Descente du Saint-Esprit, Assomption de Marie et son Couronnement dans le ciel. Ce sont les *Mystères glorieux.*

Voilà donc le Rosaire. Il n'est autre chose, dans son essence, que l'épanouissement de cette *Rose mystique* dont le divin cœur est Jésus.

Aux quinze mystères correspondent quinze dizaines d'*Ave Maria.* Et réciter le saint Rosaire, c'est effeuiller cette *Rose mystique* en parcourant de cœur les Mystères, pendant que nos lèvres prononcent les *Ave Maria.*

Le Rosaire est donc quelque chose de grand, puisque c'est Jésus et Marie s'épanouissant dans le monde en quinze Mystères ; et le développement de ces quinze Mystères forme le Christianisme tout entier.

Admirable composé des prières les plus excellentes et des sujets de méditation les plus saisissants, le saint Rosaire est ainsi un *hommage parfait* rendu à Marie et à son divin Fils, Notre-Seigneur Jésus. Pendant qu'on adresse à la Mère de Dieu les prières qui lui

sont le plus agréables, on honore intérieurement ses joies, ses douleurs, ses gloires et ses vertus incomparables. C'est une *méthode simple et facile* pour exciter dans nos esprits les pensées des grandes vérités de notre foi, et y réveiller les souvenirs des immenses bienfaits de Dieu. C'est une *méthode simple et facile* pour allumer en nos cœurs l'amour de Jésus et de Marie, la haine du péché, le désir des biens célestes, et nous animer à la pratique des vertus chrétiennes. C'est en même temps une *arme invincible* pour combattre les ennemis de notre salut, et un *moyen puissant* pour obtenir de Dieu, par l'intercession de sa divine Mère, les grâces de conversion et de sanctification nécessaires à tous. C'est enfin, comme nous le verrons, un *trésor inépuisable* d'indulgences et de mérites, lorsqu'il est pratiqué avec piété, fidélité et persévérance par les associés de la Confrérie. L'expérience universelle, l'estime et le prix qu'y attache la sainte Église, sont là pour en rendre témoignage.

Cette dévotion si belle et si féconde ne pouvait être l'invention d'un homme. L'histoire nous apprend que Marie elle-même l'a communiquée à saint Dominique, comme un moyen efficace de conversion et de sanctification pour les âmes. *Prêchez mon Rosaire*, lui dit-elle, *et les peuples qui l'embrasseront seront sauvés*. Saint Dominique, fidèle aux inspirations de sa divine souveraine, prêcha le Rosaire, et les hérétiques et les pécheurs se convertirent par milliers : plus de deux cent mille, à sa voix, rentrèrent dans le sein de l'Église. Héritiers de son esprit et de ses promesses, les enfants du grand patriarche prêchent encore le Rosaire avec amour, le regardant comme l'arme terrible qui doit terrasser l'enfer ; et cette prédication du Rosaire est toujours accompagnée d'admirables fruits de bénédiction et de salut.

Pour gagner les indulgences si grandes et si nombreuses dont cette dévotion est enrichie, outre la réception dans une Confrérie canonique et la récitation hebdomadaire du Rosaire entier, il faut méditer les Mystères. Sans la méditation des Mystères, le Rosaire n'est plus qu'un corps sans âme. Les associés doivent donc s'appliquer à cette méditation, chacun selon la portée de son intelligence : il n'est pas nécessaire de se mettre l'esprit à la torture ; et c'est pour leur venir en aide que nous publions aujourd'hui ce petit traité, sous les auspices de Marie, la plus douce et la plus aimable des mères.

Méditer votre Rosaire, c'est donc vous honorer, ô Marie ! c'est donc célébrer vos grandeurs et chanter vos vertus, divine Reine des Anges !

Avant de prendre en main la lyre mystique qui doit résonner de vos louanges, laissez-nous, humblement prosternés à vos pieds, implorer votre secours. Nous sommes faibles, sans talent et sans amour ; mais un regard de vos yeux illuminera notre intelligence, un sourire de vos lèvres réchauffera notre cœur, et une bénédiction de votre main maternelle nous donnera force et courage. Bénissez-nous donc, ô Mère bien-aimée, et avec nous tous les enfants du Rosaire !

Entretiens sur les mystères du Saint Rosaire

Par Mgr L.-Charles Gay, évêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du cardinal Pie, évêque de Poitiers. Troisième édition, revue et corrigée, enrichie d'un Bref de S. S. Léon XIII et d'une lettre de S. E. le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté.

2 vols. in-12..... \$1.88

Nous offrons au public chrétien cette série d'Entretiens sur les Mystères du saint Rosaire.

Il en est de ce nouvel ouvrage comme des trois qui l'ont précédé. Il n'est pas né d'un dessein préconçu, mais des circonstances providentielles qui décidaient, au cours du temps, les actes de notre ministère. Il y a bien des années, un pieux Dominicain, mort depuis, venait prêcher une station de Carême à Poitiers, et y fondait l'Association du Rosaire perpétuel. Il restaurait ainsi, en la rajeunissant, l'antique Confrérie établie dans cette ville. Dieu bénit l'entreprise, et l'Œuvre réussit. Quittant Poitiers après sa tâche remplie, le saint Religieux nous confia le soin de cette association naissante; et, sous la bénédiction du grand Evêque qui occupait alors le siège de saint Hilaire, nous continuâmes de réunir régulièrement les associés dans la vénérable église de Notre-Dame-la-Grande. Le sujet de nos prédications était tout indiqué: nous expliquâmes les quinze Mystères, nous efforçant d'en déclarer le sens, d'en montrer les beautés, d'y affectionner les âmes, et de leur en faire tirer les fruits pratiques.

Plus tard, on nous demanda de rédiger les notes de ces discours, et les Pères Dominicains, établis alors à Poitiers, joignirent leur prière à celle des fidèles.

Nous attendîmes longtemps avant de nous décider. Ces notes qui pouvaient rigoureusement suffire à des entretiens familiers, étaient loin de constituer les éléments d'un livre. Il existe, en outre, tant d'ouvrages sur le Rosaire, et parmi ces écrits on en compte tant d'estimables ou même d'excellents! y avait-il lieu d'en augmenter le nombre?

Nous restâmes donc hésitant, et plusieurs années se passèrent.

Le jour vint cependant où nous crûmes devoir céder au désir persistant de nos frères, et à l'un de ces instincts intérieurs, qui ont trop l'apparence de signifier une volonté de Dieu, pour ne toucher point la conscience.

Il y avait moyen, semblait-il, de considérer le Rosaire sous un aspect nouveau. En dehors des traités historiques ou canoniques, presque tous les auteurs qui, à notre connaissance, ont parlé de cette dévotion, se sont donné pour but d'exciter et de soutenir la piété de ceux qui la pratiquent. Ce que ces écrivains ont mis là de lumière doctrinale suffit sans doute à occuper fructueusement l'esprit durant les courts instants employés à la récitation de chaque dizaine. Il ne paraît pas qu'ils aient visé ailleurs, ni

cherché à faire pénétrer dans l'intime de ces quinze Mystères, où la vie entière de Jésus et de Marie se résume, et qui sont, à ce titre, le thème normal, fécond, inépuisable de la contemplantion chrétienne.

Nous primes donc le parti de tenter ce travail.

Nous préparions et composions ces entretiens lorsqu'un encouragement aussi puissant qu'inattendu nous fut donné.

L'Église entière a entendu les doctes et émouvantes exhortations de Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, tendant à réveiller partout la dévotion du saint Rosaire et à en provoquer la récitation soit privée, soit publique. S'inspirant de ses glorieux et saints prédécesseurs, spécialement du grand et immortel Pie V, le Pape de Lépante, il a levé de nouveau, dans le camp des chrétiens, l'étendard de Marie, et adjuré les évêques, les prêtres, les fidèles de former une croisade spirituelle contre les ennemis conjurés de Dieu et de son Christ. Rappelant que la Sainte Vierge est, lorsque Dieu le veut, "terrible comme une armée rangée en bataille," énumérant tant d'éclatantes victoires qui sont incontestablement dues à son intercession, le Souverain Pontife a ranimé la foi, enflammé le zèle, déterminé enfin, d'un bout du monde à l'autre, d'immenses supplications !

L'épreuve ne cessant point, et "l'orgueil de ceux qui haïssent Dieu montant toujours," chaque année Léon XIII insiste. Il défend qu'on se lasse, il commande qu'on persévère ; il a même, tout récemment, statué que le mois d'octobre entier sera désormais consacré à prier la Vierge du Rosaire.

Comme sa volonté en ceci est devenue notre volonté à tous, son espoir devient notre espoir ; et bientôt (nous l'attendons de Dieu par Marie) sa liberté et sa paix seront notre paix et notre liberté.

Mais quel bonheur pour nous, et avant tout quelle grâce que de nous trouver si opportunément d'accord avec les vœux du Père commun, notre Docteur infallible ! Quelle douce fortune que d'être ainsi entré à l'avance dans ce grand mouvement catholique qui n'est certainement parti du Saint-Siège que parce qu'il est d'abord venu du Ciel !

Nous avons puisé là une grande force, et nous y appuyons la confiance que notre modeste travail, publié si à propos, aura des chances meilleures d'être bienfaisant à nos frères.

Nous ne nous dissimulons pas que, malgré notre bon vouloir et nos labeurs, cette œuvre reste fort imparfaite. Les Mystères de Jésus et de Marie sont, dans leur dernier fond, des réalités divines. On ne regarde pas les réalités divines sans se sentir de tout point dépassé ; on ne cherche pas à les traduire en langue humaine sans être forcé de confesser sa propre insuffisance. Néanmoins nous publions ces Entretiens, estimant que le faire en un temps si propice est, à tous égards, un avantage précieux.

Quelles que soient, dans cet écrit, les hardiesses de notre piété envers la Très Sainte Vierge, nous croyons n'avoir pas été plus loin que nos devanciers qui sont nos maîtres. Nous avons d'ailleurs pris soin de confirmer nos dires par des autorités qu'aucun

catholique ne récuse. Cela nous permet de penser qu'en aucun point nous ne nous sommes écarté de la pure doctrine de l'Église. L'exactitude théologique est le premier devoir de l'écrivain, et nous n'avons jamais rien eu tant à cœur que d'y rester fidèle.

Et maintenant, daigne Notre-Seigneur et sa sainte Mère bénir l'auteur et les lecteurs, de telle sorte que, comme le souhaitait saint Pierre, "Dieu soit en toutes choses honoré par Jésus-Christ, son Fils, à qui soient l'empire et la gloire aux siècles des siècles."

L. CHARLES, *Évêque d'Anthédon.*

MOIS DU ROSAIRE

- Entretiens sur les mystères du Saint Rosaire**, par Mgr L. Charles Gay, évêque d'Anthédon. Troisième édition. 2 vols. in-12 Br..... 1.88
- Le Mois du Rosaire**, sanctifié par la méditation, ouvrage traduit de l'espagnol, par l'abbé Thibaud, chanoine honoraire. 1 vol. in-18..... 0.25
- Le Rosaire de la B. V. Marie**, instruction générale, histoires, cérémonies, formules, prières, méditations, pratiques, hymnes et cantiques, par M. l'abbé Regnaud. 1 vol. in-12..... 0.60
- Le Rosaire de la Très Ste Vierge**, par Mlle Louise Masson. 1 vol. in-32 0.05
- Le Rosaire en histoires**, par le chanoine J. M. A. 1 vol. in-18..... 0.15
- Le Rosaire illustré**, par le P. Vasseur, S. J., dédié aux congréganistes de la T. S. V. 1 vol. in-18..... 0.15
- Manuel du Saint Rosaire et du saint scapulaire** renfermant les prières du matin et du soir, durant la messe, avant et après la confession et la communion, etc., etc., et des pensées chrétiennes pour tous les jours du mois, avec approbation de Mgr l'Archevêque de Québec. 1 vol. in-18, rel. toile..... 0.35
- Manuel du Très Saint Rosaire**, dévotion du rosaire, confrérie du rosaire, rosaire perpétuel, rosaire vivant; par L. R. P. F. André Pradel. Cinquième édition. 1 vol. in-12..... 0.40
- Manuel et directoire du Rosaire**, à l'usage des directeurs de la Confrérie et de tous les prêtres dans le ministère, par l'abbé J. M. B. 1 vol. in-12..... 0.45
- Merveilles du T. S. Rosaire**, Lectures pieuses, enrichies d'exemples et suivies de prières pour sanctifier le mois d'Octobre, par le Père L. Bronchain, rédemptoriste. Sixième édition, revue avec soin. 1 vol. in-18 0.25
- Mois du Rosaire**, par le R. P. Moran O. P. 1 vol. in-32..... 0.40
- Nouveau mois du Très Saint Rosaire** par Mgr Ricard 1 vol. in-18... 0.20
- Nouveau mois pratique du T. S. Rosaire**, par M. l'abbé Poey aumônier des Dominicains de Pau. Auteur du commentaire du catéchisme et du nouveau mois pratique de St. Joseph. Ouvrage orné de 15 Belles gravures. 1 vol. in-18..... 0.45
- Richesses du Très Saint Rosaire**, lectures pieuses enrichies d'exemples et suivies de prières pour sanctifier le mois de mai, par L. P. L. Bronchain, rédemptoriste. 1 vol. in-18..... 0.25

L'ÉCOLE DE JÉSUS-CHRIST

Par le P. Jean-Nicolas Grou, de la Compagnie de Jésus, avec une introduction par le P. F. Doyotte, de la même compagnie. Quatrième édition.—Huitième mille.

2 vol. in-12..... \$1.25

(suite)

Il s'est trouvé des hommes qui ont vu plus haut et plus loin que le vulgaire, et qu'on nomme *des génies* parce qu'ils ont découvert quelques vérités que les autres n'auraient point vues, mais qui étaient à côté d'eux et à leur portée. Ils étaient trop distraits pour les voir, trop superficiels pour les fixer; mais ils pouvaient les voir, et il eût été donné à la patience de leurs efforts et à la hardiesse de leurs recherches de les saisir. Lui, a créé tout un monde d'idées nouvelles, que les hommes ne pouvaient apercevoir, et que les plus grands génies n'auraient pu même soupçonner. Il les a appelées de l'infini où il habite, et il leur a dit : *Allez!* et elles sont allées; elles ont fait le tour du monde. Qui avait dit, avant Lui, la nature et les charmes de l'*humilité*? Qui avait fait connaître et vanté la *pauvreté* volontaire et la *virginité* sans tache? Qui avait suscité le *zèle* et appris aux hommes l'art divin de la *charité*? Qui eût osé parler du *bonheur*, et promettre la *béatitude*? etc., etc. Mais, sans entrer dans les détails qui seraient infinis, à qui serait-il venu en pensée de dire seulement *ces quatre mots*, si courts et si puissants qu'ils ont changé le monde, et que chaque jour, devant eux, les désirs s'apaisent, les ambitions s'éteignent, les convoitises se taisent, et les passions disparaissent : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme*? Non-seulement il les a dits, mais l'homme qui les a entendus, frappé par cette doctrine qui ne venait pas de l'homme, s'est senti quitter la terre et s'est tourné vers les cieux. Jusque-là, l'homme perdait son âme pour courir à la jouissance et chercher à gagner le monde; dès lors, il voulut perdre le monde pour sauver son âme. Jésus-Christ avait dit : *Bienheureux les pauvres, les doux, les miséricordieux, les pacifiques, les purs, les affamés du Ciel!* Bienheureux ceux qui pleurent et ceux qui souffrent! A sa parole, et à son école, les idées se sont modifiées, et les mœurs bientôt après les idées : la pénitence et l'expiation, le détachement et l'innocence, le mérite et la vertu, le désir de la béatitude et du Ciel ont pris la place du plaisir, de l'amour des jouissances grossières, du vice, de la dégradation, du péché; l'état *chrétien* des âmes et des sociétés a succédé à l'état *païen*, barbare et corrompu.

C'est ici le plus divin, et peut-être le plus remarquable caractère de la doctrine et de l'école de Jésus-Christ. Tout son enseignement, toutes ses leçons ont uniquement pour objet la *Vie éternelle*.

Il aurait pu, ce lui eût été facile, donner des lumières sur les arts et sur les sciences qui occupent les hommes; il aurait pu créer toute la *science de la terre*, et se mettre en tête de toute *science humaine*, puisque toute *science* est en Lui; il ne l'a pas

voulu, et il ne l'a pas fait. Il n'a pas dit un mot qui s'adressât à la curiosité des savants et retint l'homme en bas ; il a laissé le monde aux disputes des savants ; il est venu dire à l'homme les choses de son propre monde, et raconter à la terre les secrets de l'éternité. Il n'y a pas une phrase dans l'Évangile, pas un mot qui soit de la terre ou pour la terre. En vain les hommes, ses ennemis pour le surprendre, ses apôtres pour savoir, ont voulu attirer son attention sur ce monde, et demandé sur ses problèmes un rayon de sa divine et sûre lumière. Il n'a répondu qu'en détournant les esprits de ces questions vaines et en les ramenant à Dieu, laissant à dessein planer l'incertitude sur les choses d'en bas pour jeter plus vivement les âmes dans la pleine lumière des choses d'en haut, les seules qui importent, après tout, au but de la vie et à l'éternel avenir. Aussi, la science des hommes change et passe ; mais aucune de ses paroles ne passera.

Non-seulement il a raffermi et rendu certaines toutes les vérités de la raison qui sont la base de l'ordre moral et religieux nécessaire à l'homme ; il a précisé et mis en pleine lumière des vérités d'un ordre révélé, obliérées et obscurcies dans la suite des siècles ; mais il a surtout élevé les âmes jusque dans la sphère inaccessible à la raison, qui forme le domaine propre de Dieu et de la révélation. On peut dire qu'il a révélé toute la vérité, non pas successivement et par partie, avec parcimonie, comme fait un avare, mais totale, vivante, dans sa plénitude, *omnem veritatem*.

Lui-même l'a déposée comme *un germe* dans l'esprit et dans le cœur, dans les individus et dans la race entière, *semen est verbum Dei*. Il est Lui-même ce germe divin, *ego sum principium*. C'est par Lui qu'il faut commencer. Personne ne connaît le Père qui engendre à la vie, si le Fils ne rayonne jusqu'à lui, et si son âme n'entre dans sa lumière et sa vie, *nemo scit quis sit Pater, nisi Filius et cui voluerit Filius revelare*. Je suis la porte, dit-il, c'est par moi qu'on entre, *ego sum ostium*. *Per me si quis introierit, salvabitur*. *Je suis la vigne*, etc., et il appelait tous les hommes à venir à la lumière, à la source de la vie nouvelle. Or la vie, l'éternelle vie, consiste à vous connaître, ô mon Dieu ! et à connaître Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ, *hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum et quem misisti Jesum Christum*. Aussi est-ce par Jésus-Christ que nous, qui étions dans les ténèbres et dans la mort, entrons dans l'éternelle lumière et dans l'éternelle vie. C'est par Lui que nous avons *communication avec le Père*, et que nous sommes appelés et devenons réellement *Fils de la lumière* et *Fils de Dieu*, *Omnes enim vos Filii lucis estis et Filii Dei*. *Credite in lucem, ut Filii lucis sitis ; ut Filii Dei nominemur et simus*.

Et ce *germe* n'a point été stérile, mais fécond dans nos âmes et dans le monde. Cette lumière de vie, que l'on reçoit à l'école du divin Docteur, qui nous éclaire et qui nous échauffe, a fait éprouver dans les âmes régénérées, et dans l'humanité nouvelle qui est l'Église, une admirable *floraison* de vertus inconnues à la terre et qu'elle était impuissante à produire. Le Verbe, qui est semence

de vie, a fait entrer dans les âmes, puis se lever, croître et mûrir dans le champ de l'homme, au rayonnement de sa doctrine, une immense moisson de vertus du Ciel, qui sont depuis dix-huit siècles, et seront, jusqu'à la fin des temps, la plus précieuse richesse de la terre, et qui préparent, pour l'éternité, la plus ample et la plus belle moisson de gloire pour Dieu et pour les âmes. *Le royaume des Cieux est semblable à un grain de senevé, qu'un homme plante dans son champ, qui croît et qui devient un grand arbre ; et les oiseaux du ciel viennent s'établir sur ses branches.* Telle est la doctrine de Jésus-Christ : elle a vraiment soulevé le monde ; elle lui a donné, sous l'action de la rosée céleste et du divin soleil, une culture admirable, et elle lui a fait produire des fruits divins, *Dei agricultura estis.*

Et voici que bientôt, lorsque ces fruits auront été mûris dans les âmes et dans l'humanité par les ardeurs de l'amour et de la tribulation, lorsque la semence céleste et la sève divine qu'elle a répandue dans le monde, aura donné le plein épanouissement que le divin agriculteur en attendait, ce sera l'heure de la moisson et l'époque de la vendange. La sève qui vient de l'éternité doit retourner dans l'éternité ; les vertus célestes, formées dans les âmes par la divine lumière, seront comme des grains purs et choisis ; les âmes des élus comme des épis pleins et des grappes chargées. N'entendez-vous pas le bruit des pas des moissonneurs et les chants de joie des vendangeurs ? C'est le jour de la récolte. Voici les Anges qui descendent du Ciel, recueillent les épis pleins, et emportent en chantant les grappes précieuses devant le trône de l'Éternel. Alors Dieu qui les avait formés, mais qui s'était tenu caché, se révélera en eux, et il éclatera en tous. Nous le verrons, et tous nous serons semblables à Lui, brillants comme Lui, et heureux comme Lui pour de perpétuelles éternités. Ce sera la consommation du mystère de Dieu, *tunc consummabitur mysterium Dei.*

Mais il commence ici-bas. Déjà, dès cette vie, l'homme recueille quelques-uns des fruits de la céleste doctrine, son cœur savoure quelques-uns des bienfaits des divins enseignements, et l'humanité reçoit sur la terre comme un avant-goût du Ciel. La piété, dit l'Apôtre, est utile à tout ; elle a les promesses de la vie présente ; elle donne la paix et le bonheur ici-bas, comme elle a les promesses de l'éternité, *promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ.*

Tel est le cadre immense, infini, des enseignements et de la doctrine du Sauveur. Telle a été l'École de Jésus-Christ.

Elle embrasse tout le mystère de l'éternelle vie, *verbum vitæ.* Elle en donne le principe qui n'est pas autre que Jésus-Christ lui-même, elle en inspire le développement en une admirable et merveilleuse efflorescence de vertus divines qu'on n'apprend que d'elle, et elle en assure le plein épanouissement dans les récompenses de l'éternité, sans négliger les bienfaits qu'elle répand, comme en passant, dans cette vie du temps.

C'est la science du Ciel, et c'est l'École des Saints. Notre-Seigneur n'est pas venu pour une autre fin. Il n'a pas eu le dessein de faire fleurir la science de la terre, ni d'enseigner directe-

ment le bonheur temporel ; il est venu pour donner aux hommes la vie, la vraie vie, la vie éternelle, et la leur donner sans mesure, *veni, ut vitam habeant, et abundantius habeant* ; il est venu pour préparer des élus, pour faire fleurir des saints dans ce désert de la terre, et pour montrer à tous les hommes le chemin de l'éternel bonheur dont il leur donne un avant-goût et des prémices à chaque pas sur la terre.

Le Père Grou l'a compris ainsi. Il embrasse dans son livre toute la doctrine morale de l'Évangile ; il comprend toutes les leçons du Maître ; il nous met vraiment et nous tient à l'École de Jésus-Christ. On sent qu'il en a étudié avec amour tous les enseignements, et qu'il en possède parfaitement l'esprit. Il les donne avec fidélité ; il en développe le sens avec suavité et force ; il les justifie, il les explique avec une admirable sûreté, se gardant également, dans les applications, des exagérations et de la faiblesse ; il est net, exact, complet dans l'exposé des principes, autant qu'il est suave et plein de longanimité pour la pratique. Il exhorte et il encourage ; il cite les beaux exemples des Saints et rappelle la forte manière des premiers chrétiens. A chaque enseignement qu'il donne, il dit sa facilité pratique et fait connaître ses précieux avantages, la paix, le bonheur qu'il procure dès ici-bas, et l'éternel poids de gloire, la félicité infinie que Dieu réserve dans l'autre vie à tous ceux qui l'auront cru et pratiqué sur la terre ; il montre que le plus heureux des hommes, malgré tout, est le chrétien fidèle : *c'est parmi les tentes des justes que se font entendre les cris de la véritable allégresse et qu'on entonne les chants du salut*, en même temps qu'il donne les preuves les plus certaines de l'avenir immortel et de la béatitude sans bornes que Dieu lui garde dans les Cieux.

Son livre est complet.

J'ajoute qu'il vient à son heure.

Le dix-huitième siècle voulait désertier l'école de l'unique et divin Précepteur du monde, *præceptorem gentibus*, et il avait juré de faire oublier sa doctrine. Le dix-neuvième, héritier de toutes les erreurs et de toutes les haines des siècles anciens, veut chasser le Maître, détruire son École, et il décrète la grande, l'universelle apostasie du genre humain.

Telle est la raison de ses agitations, et voilà démasqué le but de tous ses efforts, le plan de tous ses projets de Constitutions, de ses programmes d'Enseignement à tous les degrés, de sa Législation antichrétienne, de ses Règlements athées et de ses Décrets impies. C'est fait déjà dans les familles, et cela se fait chaque jour dans les âmes. On ne connaît plus, on ne consulte plus l'unique Docteur des consciences et des peuples, le Précepteur véritable et autorisé du genre humain. On ne lit plus la sainte Écriture, on n'ouvre plus l'Évangile ; ou, s'il arrive qu'on en déroule quelquefois les pages, on ne les comprend plus. On divise sa doctrine, on partage ses enseignements ; on en prend ce qui plaît ou ce qui paraît facile, on laisse ce qui déplaît et ce qui gêne, et nous pourrions bien adresser à un grand nombre de chrétiens de nos jours, même

parmi les meilleurs, le reproche que Tertullien adressait aux indociles de son temps : Pourquoi diviser le Christ, et pourquoi diminuer sa doctrine, pour la faire mentir en retranchant de son intégrité ? Tout y est vérité ; il est Lui-même tout entier Vérité. *Quid dimidias Christum ? Totus veritas fuit. En vérité, je vous le dis : on ne retranchera pas un iota, pas un point. Quiconque relâchera le plus petit des commandements et diminuera ainsi la doctrine, sera le dernier dans le royaume des Cieux ; mais celui qui soutiendra la doctrine tout entière, par ses enseignements et par sa conduite, sera grand dans le royaume des cieux.*

Eh bien ! voici un livre qui ne diminue rien, qui n'amointrit rien, pas plus qu'il n'exagère. Il s'adresse à l'intelligence, et lui donne le sens certain des enseignements les plus importants de l'Évangile ; mais il s'adresse encore plus au cœur et vise à la vertu pratique. Il tend manifestement à ramener les âmes et la société tout entière aux pieds de Jésus Christ, à sa douce et divine École, et à faire rentrer Jésus-Christ partout dans les idées et dans les mœurs.

Le Père Grou l'a écrit au moment même où l'on posait les principes de la grande révolution qui agite le monde et qui l'agitiera peut-être jusqu'à la fin.

Je crois le moment venu de le faire paraître à l'heure où nous ressentons si cruellement les conséquences de la Révolution, et où nous faisons nous-mêmes descendre dans la pratique et dans les faits les principes posés il y a cent ans.

Le Père Grou avait prévu ces suites désastreuses, et plus d'une fois dans son ouvrage il semble qu'il vit le cours des événements et qu'il prophétisa, à travers les phases de la Révolution, les tristesses et les décadences de l'heure présente, l'affaiblissement de la foi et le déchainement de l'immoralité, l'effacement des caractères et le despotisme des masses populaires, l'impiété croissante de l'enseignement public et l'apostasie déclarée des individus, des familles et des peuples.

C'est donc contre le torrent de l'impiété contemporaine, et pour ramener les âmes de l'ignorance à la vérité, de l'indifférence ou de la haine à la connaissance et à l'amour, qu'il a composé et que nous publions aujourd'hui l'*École de Jésus-Christ*.

Qu'il aille, ce livre du savant et pieux auteur ! Qu'il parle ! qu'il ramène les âmes qui s'égarèrent et qui périrent sans maître, à l'étude abandonnée de l'Évangile, aux leçons du christianisme vrai et solide, à l'École de Jésus-Christ, le seul maître des nations ! Qu'il fasse de nouveau entendre la voix du Sauveur du monde, et que Jésus redevienne l'unique Précepteur sur la terre ! Qu'il rentre, et qu'on le rétablisse à sa place, avec le livre de l'Évangile et le Crucifix, dans le cœur et sous les yeux de tous au sein de la famille, et qu'il y reste pour *ne disparaître plus*, et pour que tous puissent apercevoir facilement et reconnaître à jamais le Docteur que Dieu nous a donné.

Et, quand on l'aura rétabli dans les cœurs par l'étude de l'Évangile, sous les yeux, dans les foyers, par le crucifix qui résume

tous ses enseignements, on le fera facilement rentrer dans les écoles, dans nos hôpitaux, dans nos rues, sur nos places publiques, et plus profondément dans nos lois et dans les constitutions des peuples. Il réapparaîtra bientôt, il éclairera, il sauvera de nouveau le monde. Les révolutions modernes étant doctrinales ne finiront pas, comme celles de l'antiquité, par un homme ou par un accident, par une action d'éclat ou sur un champ de bataille ; elles finiront par une doctrine, aux pieds d'un maître chrétien, à l'École de Jésus-Christ.

O Jésus ! Maître des âmes, nous périssons ; ayez pitié de nous !
Jesu, præceptor, perimus ! miserere nobis.

Marie ! siège de la sagesse, mère du Verbe, priez pour nous !

Sedes sapientiæ ! Mater Verbi, ora pro nobis.

Enfin, je proteste avec l'auteur " *de la droiture de mes intentions. Je n'ai dessein de proposer que ce que Jésus-Christ a enseigné. J'adopte sans réserve tout ce que l'Église enseigne ; je condamne absolument tout ce qu'elle condamne ; et si, malgré mes précautions, il se rencontre dans cet écrit quelque chose de répréhensible, je le rétracte d'avance, et je l'effacerais volontiers de mon sang.*"

F. DOYOTTE, S. J.

Le Père Hecker

FONDATEUR

DES PAULISTES AMERICAINS, 1819-1888

PAR LE R. P. ELLIOT

de la même compagnie

Traduit et adopté de l'anglais avec autorisation de l'auteur.
Introduction par Mgr IRELAND, préface par M. l'abbé Félix KLEIN.

6e édition augmentée d'une lettre de S. Em. le Cardinal Gibbons.

1 fort vol. in-12, avec portrait..... \$0.88

ETUDES SUR L'AMERICANISME

LE PERE HECKER EST-IL UN SAINT?

PAR M. CHARLES MAIGNEN

Prêtre de la congrégation des frères de Saint-Vincent de Paul

docteur en théologie

1 vol. in-12..... \$0.88

TRAITE DU SAINT-ESPRIT

Comprenant l'histoire générale des deux esprits qui se disputent l'empire du monde et des deux cités qu'ils ont formées ; avec les preuves de la divinité du Saint-Esprit, la nature et l'étendue de son action sur l'homme et sur le monde, par Mgr Gaume, protonotaire apostolique, docteur en théologie, etc.

2 vol. in-8..... \$3.00

Avec un tiers de remise

Cet ouvrage a pour but de faire connaître, autant qu'il dépend de nous, la troisième Personne de la Sainte Trinité, en elle-même et dans ses œuvres. Plusieurs motifs nous ont déterminé à l'entreprendre.

Le premier, c'est la *gloire du Saint-Esprit*. Dieu étant la charité par essence (1), toutes ses œuvres sont amour. Créer, c'est aimer ; conserver, c'est aimer ; racheter, c'est aimer ; sanctifier, c'est aimer ; glorifier, c'est aimer. Or, le Saint-Esprit est l'amour consubstantiel du Père et du Fils. Il est donc dans toutes leurs œuvres. C'est par lui que les deux autres Personnes de l'auguste Trinité se mettent, pour ainsi parler, en contact avec le monde. De là, ce mot de saint Thomas : "Procédant comme amour, le Saint-Esprit est le premier don de Dieu (2)." Et cet autre mot de saint Basile : "Tout ce que possèdent dans l'ordre de la nature, aussi bien que dans l'ordre de la grâce, les créatures du ciel et de la terre, leur vient du Saint-Esprit (3)."

Ne semble-t-il pas que ce divin Esprit devrait, par un juste retour, occuper la première place dans nos pensées et dans notre reconnaissance ? Toutefois, par un renversement étrange, personne ou presque personne qui songe à Lui.

On connaît le Père, on le respecte, on l'aime. Pourrait-il en être autrement ? Ses œuvres sont palpables et toujours présentes aux yeux du corps. Les magnificences des cieux, les richesses de la terre, l'immensité de l'Océan, les mugissements des vagues, les roulements du tonnerre, l'harmonie merveilleuse qui règne dans toutes les parties de l'univers, redisent avec une éloquence intelligible à tous, l'existence, la sagesse et la puissance du Dieu, père et conservateur de tout ce qui est.

On connaît le Fils, on le respecte, on l'aime. Non moins nombreux que ceux du Père, et non moins éloquents, sont les prédicateurs qui parlent de Lui. L'histoire si touchante de sa naissance, de sa vie, de sa mort ; la croix, les temples, les images, les tableaux, le sacrifice de l'autel, les fêtes, rendent populaires les différents mystères de ses humiliations, de son amour et de sa gloire. Enfin, l'Eucharistie, qui le tient personnellement présent dans les tabernacles, fait graviter vers Lui toute la vie catholique, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

(1) Deus charitas est. I *Joan.*, iv, 16.

(2) Cum Spiritus Sanctus procedat ut amor, procedit in ratione primi doni. P. 1, q. xxxviii, ar. 2, corp.

(3) Neque enim est ullum omnino donum absque Spiritu Sancto ad creaturam perveniens. *Lib. de Spir. Sancti*. cap. xxix, n° 55, opp. t. III, edit. noviss.

En est-il de même du Saint-Esprit ? Ses œuvres *propres* ne sont pas sensibles, comme celles du Père et du Fils. La sanctification qu'il opère dans nos âmes, la vie qu'il répand partout échappe à la vue et au toucher. Il ne s'est pas fait chair comme le Fils. Comme lui, il n'a point habité sous une forme humaine, parmi les enfants d'Adam. Trois fois seulement il s'est montré sous un emblème sensible, mais passager : colombe au Jourdain, nuée lumineuse au Thabor, langues de feu au Cénacle. Afin de le représenter, les arts n'ont pas, comme pour Notre Seigneur, la faculté de varier leurs tableaux. Deux symboles : voilà tous les moyens plastiques laissés à la piété, pour redire aux yeux son existence et ses bienfaits (1).

Aussi, quelle connaissance a-t-on du Saint-Esprit dans le monde actuel et même parmi les chrétiens ? Où sont les vœux qu'on lui adresse, le culte qu'on lui rend, la confiance et l'amour qu'on lui témoigne, l'expression sérieuse et soutenue du besoin continu que nous avons de son assistance ? Son nom même, prononcé dans le signe de la croix, éveille-t-il les mêmes sentiments que celui du Père et du Fils ? Il est triste, mais il est vrai de le dire, la troisième Personne de la Trinité dans l'ordre nominal, le Saint-Esprit, est aussi la dernière dans la connaissance et dans les hommages de la plupart des chrétiens. Ce trop coupable oubli forme, s'il est permis de le dire, le calvaire du Saint-Esprit.

Or, si la passion de la seconde Personne de l'adorable Trinité émeut le chrétien jusque dans les profondeurs de son être, comment voir de sang-froid la *passion* de la troisième ? N'est ce pas le même abandon, le même mépris, trop souvent les mêmes blasphèmes ? De la bouche du divin Esprit ne vous semble-t-il pas entendre la plainte, qui tombait des lèvres mourantes de l'homme des douleurs : "J'ai attendu quelqu'un qui partageât mes peines, et il n'y a eu personne ; un consolateur, et je n'en ai pas trouvé (!)"

Consoler le Saint-Esprit, ou du moins, comme Simon de Cyrène le fit pour le Verbe incarné, l'aider à porter sa croix : belle mission s'il en fut (3). Mais, pour de faibles créatures, le moyen de

(1) On sait que l'Église a défendu de représenter le Saint-Esprit autrement que sous la forme d'une colombe ou de langues de feu. "Spiritus Sancti imagines sub humana juvenis forma damnantur et prohibentur... Spiritus Sancti imaginem in forma columbæ approbantur et permittuntur. Itaque in figura linguarum ignis, ut representatur mysterium Pentecostes." *Benedict. XIV, Bull. Sollicitudinis*. § 10, 16, 21.

(2) Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit ; et qui consolaretur, et non inveni. *Ps. xlv, 21*.

(3) Les notes suivantes ont pour but d'expliquer quelques expressions de la *Préface*.—Sans doute, le Saint-Esprit, étant Dieu, ne peut pas souffrir ; mais s'il était accessible à la douleur, les offenses dont il est l'objet, surtout aujourd'hui, lui feraient éprouver une espèce de martyre. Les mots de *Calvaire* et de *Passion* ne sont que des métaphores justifiées par l'usage. En voyant les crimes des hommes antédiluviens, Dieu lui-même ne disait-il pas qu'ils lui perçaient le cœur : *Tactus dolore cordis intrinsecus* ? Saint Paul ne dit-il pas que les pécheurs crucifient de nouveau le Fils de Dieu, bien qu'il soit impassible depuis sa résurrection : *Rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei*. Saint Augustin ne parle-t-il pas de la *flagellation de la Parole de Dieu* ; *In gemi-*

l'accomplir ? Employer tout ce qu'elles ont de vie, à glorifier cette très adorable et très aimable Personne de l'auguste Trinité. Comment la glorifier ? En changeant, à son égard, l'ignorance et l'oubli en connaissance et en tendre souvenir ; l'ingratitude, en reconnaissance et en amour ; la révolte, en adoration et en dévouement sans bornes. Inutile de le dire, de tout point, une pareille tâche est au-dessus de nos forces. Aussi nous avons bien moins pour but de la remplir que de l'indiquer.

II

Le second motif, conséquence du premier, c'est l'avantage du clergé. A lui la mission de faire connaître la troisième Personne de l'adorable Trinité. Mais, dès l'abord, une grave difficulté se présente : la rareté des sources doctrinales. Combien de fois nous avons entendu nos vénérables frères dans le sacerdoce, se plaindre de la pénurie d'ouvrages sur le Saint-Esprit ! Leurs plaintes ne sont que trop fondées. D'une part, où est le *Traité* du Saint-Esprit qui ait paru depuis plusieurs siècles ? Nous parlons d'un traité particulier et tant soit peu complet. D'autre part, à quoi se réduit, sur ce dogme fondamental, l'enseignement des théologies classiques, les seules à peu près qu'on étudie ? A quelques pages du *Traité de la Trinité*, du *Symbole* et des *Sacrements*. De l'aveu de tous, les notions qu'elles renferment sont insuffisantes. Quant aux catéchismes diocésains, nécessairement plus abrégés que les théologies élémentaires, presque tous se contentent de définir. On ne peut disconvenir que, depuis longtemps, du moins en France, l'enseignement relatif au Saint-Esprit laisse beaucoup à désirer. Croirait-on que parmi les sermons de Bossuet on n'en trouve pas un sur le Saint-Esprit ; pas un dans Massillon ; et un seulement dans Bourdaloue ?

Le moyen de combler une si regrettable lacune est de recourir aux Pères de l'Église et aux grands théologiens du moyen âge. Mais qui a le temps et les moyens de se livrer à cette étude ? De là, pour le prêtre zélé, un extrême embarras, soit à s'instruire lui-même, soit à préparer la jeunesse à la confirmation, soit à donner aux fidèles une connaissance sérieuse de Celui sans lequel nul ne peut rien dans l'ordre du salut, pas même prononcer le nom de son Sauveur (1).

Quelques détails très courts et passablement abstraits, qui fixent dans la mémoire des mots plutôt que des idées, composent l'instruction du premier âge. A l'époque solennelle de la confirmation, les explications, il est vrai, deviennent un peu plus étendues. Mais, d'un côté, la première communion absorbe l'attention des enfants ;

nantur flagella Christo, quia flagellatur sermoipsius, etc. *Tract. in Joan.* — Si donc les mots de douleur, de crucifiement, de flagellation, peuvent s'appliquer à des choses ou à des êtres impassibles ou purement spirituels, pourquoi serait-il incorrect d'employer, dans le même sens, les mots de Calvaire et de Passion, en parlant du Saint-Esprit !

(1) *El nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto. I Cor., XII, 3.*

d'un autre côté, on continue d'opérer sur le terrain des abstractions. Sous la parole du catéchiste, le Saint-Esprit ne prend pas un corps, en se révélant par une longue série de faits éclatants. Faute de ressources pour parler, comme il convient, de la personne et des œuvres du Saint-Esprit, on passe à ses dons.

Purement intérieurs, ces dons ne sont accessibles ni à l'imagination ni aux sens. Grande est la difficulté de les faire connaître, plus grande celle de les faire apprécier. Dans l'enseignement ordinaire, ils ne sont montrés clairement ni dans leur application aux actes de la vie, ni dans leur opposition aux sept péchés capitaux, ni dans leur enchaînement nécessaire pour la déification de l'homme, ni comme le couronnement de l'édifice du salut. Aussi, l'expérience l'apprend, de toutes les parties de la doctrine chrétienne, les dons du Saint-Esprit sont peut-être la moins comprise et la moins estimée. Fournir les moyens de parer à ce grave inconvénient est, à nos yeux, sinon un devoir, du moins un service, dont l'exercice du ministère nous a souvent appris à mesurer l'étendue.

III

Le troisième motif, c'est le *besoin des fidèles*. Plus il est difficile de parler convenablement du Saint-Esprit, plus, il semble, on devrait multiplier les instructions sur ce dogme fondamental. Ne pas le faire et tenir en quelque sorte le Saint-Esprit dans l'ombre pendant qu'on s'efforce de mettre en relief toutes les autres vérités de la religion, n'est-ce pas une anomalie, un malheur, une faute? N'est-ce pas aller manifestement contre l'enseignement de la foi, contre les recommandations de l'Écriture, contre la conduite des Pères, contre l'intention de l'Église et contre nos propres intérêts?

Pensons-nous bien que, placés entre deux éternités, nous tous, prêtres et fidèles, sommes obligés, sous peine de tomber, en mourant, dans les brasiers éternels de l'enfer, de monter sur les trônes brillants, préparés pour nous dans le ciel? Pensons-nous bien que, pour y arriver, il nous faut devenir, par la perfection de nos vertus, les images parfaitement ressemblantes de la très sainte Trinité? Pensons-nous bien qu'entre ces vertus et notre faiblesse, il y a l'infini? Pensons-nous bien que, sans le secours du Saint-Esprit, il nous est impossible non-seulement d'arriver à la perfection d'aucune vertu, mais encore d'accomplir méritoirement le premier acte de la vie chrétienne (1)?

Cependant, de la pénurie de doctrine dans le prêtre, viennent la maigreur et la rareté des instructions sur le Saint-Esprit. Les chrétiens réfléchis s'en étonnent et s'en affligent. Dans un langage qu'on nous permettra de citer, tel qu'il a frappé nos oreilles, ils demandent si le Saint-Esprit a été *destitué*, puisqu'on ne parle plus de lui? Bien que fondées sur des raisons différentes, les plaintes des fidèles sont aussi légitimes que celles du clergé. Elles

(1) Nemo itaque dicit Dominus Jesus, animo, verbo, facto, corde, cre, opere, nisi in Spiritu Sancto; et nemo sic dicit, nisi qui diligit. S. Aug., Tract. in Joan., LXXIV, n° 1, opp. t. III, p. 2271, édit. neviss.

appellent la satisfaction d'un besoin dont plusieurs peut-être ne se rendent pas bien compte, mais qui n'en est pas moins réel. Nous voulons parler de l'invincible tendance qu'éprouve tout homme venant en ce monde, à se développer en Dieu : *Anima naturaliter christiana*.

Image active de Celui qui est amour, l'âme aspire à lui ressembler. Or, ainsi que la foi nous l'enseigne, le Saint-Esprit est l'amour même ; l'amour consubstantiel du Père et du Fils. Il en résulte que, sans la connaissance sérieuse du Saint-Esprit, par conséquent de la grâce et de ses opérations, le principe de la vie divine, déposé en nous par le baptême, se trouve arrêté ou contrarié dans son développement. Le chrétien souffre, végète, s'étiole, et difficilement il parvient à la vérité de la vie surnaturelle. Pour arriver au sommet de l'échelle de Jacob, il faut d'abord en connaître les échelons.

Ces observations regardent les bons chrétiens, dont un grand nombre, malgré leur instruction, pourraient presque dire comme autrefois les néophytes d'Éphèse : "S'il y a un Saint-Esprit, nous n'en avons pas entendu parler, nous le connaissons fort peu et nous l'invoquons encore moins (1)."

Que dire de ces multitudes innombrables, qui se remuent au sein des villes ou qui peuplent les campagnes ? Sans autre science religieuse que les leçons nécessairement très imparfaites, et toujours trop vite oubliées, du catéchisme, quel pensez-vous que soit pour elles le Saint-Esprit ? Nous ne craignons pas de l'affirmer : il est le Dieu inconnu dont saint Paul trouva l'autel solitaire en entrant dans Athènes. Si elles ont conservé quelques notions des principaux mystères de la foi, l'expérience apprend qu'à l'égard du Saint-Esprit, de son influence nécessaire, de l'enchaînement et du but final de ses opérations successives, elles vivent dans une ignorance à peu près complète. Ces multitudes, personne ne le contestera, forment l'immense majorité des nations actuelles. Tel est le sens dans lequel se trouve tristement justifiée l'épigramme de cet ouvrage : "Au Dieu inconnu : " *Ignoto Deo* (2)."

(1) Sed neque si Spiritus Sanctus est, audivimus. *Act.*, xix, 2.

(2) *Ignoto Deo*. "Chacun connaît, nous a-t-on dit, en quel sens ce mot a été pris par saint Paul. Cette manière d'envisager le Saint-Esprit n'équivaut-elle pas à dire que les chrétiens ont ignoré jusqu'à ce jour la divinité de cette Personne, c'est qui est inexact ?"—Chacun connaît si peu dans quel sens l'*Ignoto Deo* a été pris par saint Paul, que les plus érudits eux-mêmes l'ignorent. On peut le voir dans Cornelius a Lapide *in hunc loc.* ; dans les nombreuses dissertations écrites sur ce sujet, soit dans les *Annales de philosophie chrétienne*, soit dans le savant ouvrage de Mamachi, *Origines et antiquitates Christianæ*, t. I, lib. XI, p. 329, édit. Rom, in-4, 1749.—Pis dans le sens le plus accepté, l'*Ignoto Deo* veut dire, non que les païens ignoraient complètement le vrai Dieu, mais qu'ils n'avaient pas une idée juste de ses perfections ni de ses œuvres et surtout qu'ils ne lui rendaient pas le culte qui lui était dû. Appliqué au Saint-Esprit comme nous l'avons fait dans l'épigramme de cet ouvrage, l'*Ignoto Deo* n'a donc rien de forcé. Conformément à la pensée de saint Paul, il veut dire, non pas que les chrétiens de nos jours ignorent la divinité du Saint-Esprit, mais que la plupart n'ont pas une connaissance bien claire de ses œuvres, de ses dons, de ses fruits, de son action sur le monde, et surtout qu'ils ne lui rendent pas le culte de confiance et d'amour auquel il a tant de droits.—Se délier des objections improvisées.

Si la connaissance imparfaite du Saint-Esprit est un obstacle à la perfection du chrétien, nous demandons ce que sera l'ignorance absolue? Quelle peut être la vie divine dans celui qui n'en connaît pas même le principe? Un couvercle de plomb s'interpose entre lui et le monde surnaturel. Ce monde de la grâce, cette vraie, cette unique société des âmes, avec ses éléments divins, ses lois merveilleuses, ses glorieux habitants, ses devoirs sacrés, ses magnificences incomparables, ses réalités éternelles, ses luttes, ses joies, ses ressources et son but; ce monde, pour lequel l'homme est fait et dans lequel il doit vivre, est pour lui comme s'il n'était pas. La noble ambition qu'il devait exciter se change en indifférence, l'estime en mépris, l'amour en dégoût.

Au lieu d'être toute surnaturelle, la vie, ou ne l'est plus qu'à demi, ou, concentrée dans le monde sensible, elle devient terrestre et animale. Le Naturalisme, usurpant l'empire des âmes, forme le caractère général de la société. Divorce déplorable! qui, détournant l'humanité de sa fin, dépouille le Saint-Esprit de sa gloire et ravit au Verbe incarné le prix de son sang, pour le livrer au démon.

1

IV

Le quatrième motif, c'est *l'intérêt de la société*. Dire que, depuis la prédication de l'Évangile, il ne s'est jamais vu une insurrection contre le christianisme aussi générale et aussi opiniâtre qu'aujourd'hui, c'est dire une chose triviale à force d'être répétée, et malheureusement à force d'être vraie. Mais dire cela, c'est avouer que jamais le monde n'a été aussi malade, par conséquent aussi menacé de catastrophes inconnues; c'est déclarer, en dernière analyse, que jamais, depuis dix-huit siècles, Satan n'a régné avec un pareil empire.

Qui sauvera le malade? Les hommes? Non. Au temporel comme au spirituel, il n'y a qu'un Sauveur, l'Homme-Dieu, le Christ Jésus. Lui seul est la voie, la vérité et la vie: trois choses sans lesquelles tout salut est impossible. Comment l'Homme-Dieu sauvera-t-il le monde, si le monde doit être sauvé? Comme il le sauva il y a deux mille ans: par le Saint-Esprit. Pourquoi? Parce que le Saint-Esprit est le négateur adéquat de Satan ou du mauvais Esprit (1).

Allons plus loin. Si, à nulle époque des siècles évangéliques, le règne de Satan n'a été aussi général et aussi accepté qu'il l'est aujourd'hui, l'action du Saint-Esprit devra revêtir des caractères d'une étendue et d'une force exceptionnelles. Les axiomes de géomé-

(1) Le Saint-Esprit est l'amour, Satan est la haine; Notre-Seigneur a sauvé le monde en s'incarnant et en mourant pour nous. Or, le mystère de l'Incarnation, dit saint Thomas, est attribué au Saint-Esprit; et la mort de Notre-Seigneur est également, selon saint Paul, attribuée au Saint-Esprit, *qui per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit*. Et David, prévoyant le salut du monde, disait: *Emittes Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ*. En vertu de l'axiome: *Causa causæ est causa causati*, il est donc très permis de dire que c'est par le Saint-Esprit que Notre-Seigneur a sauvé le monde.

trie ne nous paraissent pas plus rigoureux que ces propositions. De cette nécessité pour le monde actuel d'une nouvelle effusion du Saint-Esprit, il existe je ne sais quels pressentiments dont il ne faut pas exagérer la valeur, mais dont il semblerait téméraire de ne tenir aucun compte.

Acceptés par le comte de Maistre, manifestés par un grand nombre d'hommes respectables, au double titre du savoir et de la vertu, ils sont descendus dans le monde de la piété et forment les bases d'une attente assez générale. Abusant de ce fond de vérité, le démon lui-même en a fait sortir une secte récemment condamnée par l'Église. A l'influence nouvelle du Saint-Esprit, on attribue le triomphe éclatant de l'Église, la paix du monde, l'unité de bercaïl annoncée par les Prophètes et par Notre-Seigneur lui-même, ainsi que les autres merveilles dont le dogme de l'Immaculée Conception paraît être le gage.

Quoi qu'il en soit, une chose demeure certaine et donne à un *Traité du Saint-Esprit* tout le mérite de l'à-propos. Le monde ne sera sauvé que par le Saint-Esprit. Mais comment le Saint-Esprit sauvera-t-il le monde, si le monde le repousse ? et il le repoussera, s'il ne l'aime pas. Comment l'aimera-t-il ? Comment l'appellera-t-il ? Comment courra-t-il, éperdu, se placer sous son empire, s'il ne le connaît pas ? Faire connaître le Saint-Esprit nous semble donc, à tous les points de vue, une nécessité plus pressante que jamais.

V

Tels sont, en abrégé, les principaux motifs de notre travail. Nous sera-t-il permis d'en ajouter un autre ? Pendant vingt-cinq ans, nous avons combattu le *Mauvais Esprit*, en signalant le retour de son règne au sein des nations actuelles. Longtemps inaperçu de uns, opiniâtrément nié par les autres, ce fait culminant de l'histoire moderne est aujourd'hui palpable. De l'aveu de tous, le Satanisme ou le Paganisme, ce qui est tout un, atteint sous nos yeux des limites aussi inconnues que sa puissance. Par un de ses organes les plus accrédités, la Compagnie de Jésus, non suspecte en ce point, vient de reconnaître la réalité du terrible phénomène et de la proclamer, dans Rome, à quelques pas du Vatican.

En 1862, pendant l'octave de l'Épiphanie, le père Curci, rédacteur de la *Civiltà cattolica*, monte en chaire, et huit fois il pousse le cri d'alarme, en montrant que l'Europe, l'Italie, Rome elle-même, sont envahies par le paganisme. "Le monde moderne, s'écrie-t-il, retourne à grands pas au paganisme. Sans en ressusciter la grossière idolâtrie, il y retourne par ses pensées, par ses affectueux, par ses tendances, par ses œuvres, par ses paroles. Cela est tellement vrai, que si, de l'immense sépulcre qu'on appelle le sol romain, sortait vivant le peuple contemporain des Scipions et des Coriolans, et que, sans regarder nos temples et notre culte, il faisait attention seulement aux pensées, aux aspirations, au langage du grand nombre, je suis convaincu qu'il ne trouverait entre eux et lui de différence sensible, que dans la prostration des âmes et l'imbécillité des idées (1)."

Et plus loin : " Oh ! oui ; il n'est que trop vrai, et, quoi qu'il m'en coûte, je le dirai : taire le mal n'est pas un moyen de le guérir. Le monde actuel, et, à l'heure qu'il est, plus peut-être qu'aucune autre partie du monde, notre Italie commence évidemment à avoir des pensées, des affections, des désirs peu différents de ceux des païens. Ne croyez pas qu'il soit nécessaire pour cela d'adorer les idoles. Non. Le paganisme, dans sa partie constitutive, ou dans sa raison d'être, n'implique autre chose que le Naturalisme. Or, si vous regardez la société et la famille ; si vous écoutez les discours qui s'échangent ; si vous lisez les livres et les journaux qui s'impriment ; si vous considérez les tendances qui se manifestent : c'est à peine si en tout cela vous trouverez autre chose que la nature, la nature seule, la nature toujours.

" Eh bien, ce Naturalisme envahisseur et dominateur de la société moderne, c'est le paganisme pur, tout pur ; mais paganisme mille fois plus condamnable que l'ancien, attendu que le paganisme moderne est l'effet de l'apostasie de cette foi, que le paganisme ancien reçut avec tant de joie, embrassa avec tant d'amour. Paganisme ressuscité, qui a toutes les servilités et toutes les abominations du défunt, sans en avoir l'originalité et la grandeur, attendu qu'il est impossible de ressusciter la grandeur païenne, ceux qui l'ont tenté n'ayant abouti qu'à des parodies malheureuses et toujours ridicules, si trop souvent elles n'avaient été atroces. Paganisme désespéré, attendu qu'aucun Balaam ne lui a promis une étoile de Jacob, comme à l'ancien, qui attendait un appel à la vie ; tandis que le nôtre, né de la corruption du christianisme, ou plutôt d'une civilisation décrépète et gangrenée, n'a plus à attendre d'autre appel que celui du souverain Juge, vengeur de tant de miséricordes foulées aux pieds (2)."

Ainsi, de l'aveu même de nos adversaires les plus ardents, le *ver rongeur* des sociétés modernes n'est ni le protestantisme, ni l'indifférentisme, ni telle autre maladie sociale à dénomination particulière, mais bien le paganisme qui les renferme toutes ; le paganisme dans ses éléments constitutifs, tel que le monde le subissait il y a dix-huit siècles. Dès lors, pour compléter nos travaux, que restait-il, sinon essayer de glorifier le Saint-Esprit, afin que, reprenant son empire, il chasse l'usurpateur et régénère de nouveau la face de la terre ?

VI

Quant au plan de l'ouvrage, il est tracé par le sujet. Le Saint-Esprit en lui-même et dans ses œuvres ; l'explication de ses œuvres merveilleuses dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, par conséquent l'action incessante, universelle du Saint-Esprit, et l'action non moins incessante du mauvais Esprit ; la place

(1) Tutto quel discorso dimostra che la società moderna ritorna a gran passi al paganesimo, ec. *Il Paganesimo antico e moderno*. Roma, 1862.

(2) Ora, cotesto naturalismo, introdotto e dominante nel moderno mondo, è puro e pretto paganesimo, etc., p. 12.

immense que tient dans le monde de la nature, aussi bien que dans le monde de la grâce, et que doit, sous peine de mort, tenir, dans notre vie, la troisième Personne, aujourd'hui si oubliée et si inconnue, de l'adorable Trinité; la double régénération du temps et de l'éternité, à laquelle son amour nous conduit; la nature, les conditions, la pratique du culte que le ciel et la terre lui doivent à tant de titres : tel est l'ensemble des matières qui composent ce Traité.

En voici l'ordre : Deux Esprits opposés se disputent l'empire du monde. Commencée dans le ciel, la guerre s'est perpétuée sur la terre. Isaïe et saint Jean la décrivent. Saint Paul nous dit que c'est contre le démon que nous avons à lutter. Notre-Seigneur lui-même annonce qu'il n'est venu sur la terre que pour détruire le règne du démon. Nous ne mettons pas aux prises ces deux Esprits, ils y sont; nous n'inventons pas le fait, nous le constatons. Comme il est impossible de connaître la rédemption sans connaître la chute; de même, il est impossible de faire connaître l'*Esprit du bien*, sans faire connaître l'*Esprit du mal*. A peine avons-nous dit l'existence du Saint-Esprit, que nous sommes obligé de parler de Satan, dont la noire figure apparaît comme l'ombre à côté de la lumière.

L'existence de ces deux Esprits suppose celle d'un monde supérieur au nôtre, la division de ce monde en deux camps ennemis, ainsi que son action permanente, libre et universelle sur le monde inférieur. La réalité de ces trois faits établie, nous constatons la personnalité de l'Esprit mauvais, sa chute, la cause et les conséquences de sa chute, par conséquent l'origine historique du mal.

Les deux Esprits ne sont pas demeurés dans des régions inaccessibles à l'homme, étrangers à ce qui se passe sur la terre. Loin de là; maîtres du monde, ils se révèlent comme les fondateurs de deux cités; la Cité du bien et la Cité du mal. Cités visibles, palpables, aussi anciennes que l'homme, aussi étendues que le globe, aussi durables que les siècles, elles renferment dans leur sein le genre humain tout entier, en deçà et au delà du tombeau.

La connaissance approfondie de ces deux Cités importe également à l'homme, au chrétien, au philosophe, au théologien :

A l'homme, attendu que chaque individu, chaque peuple, chaque époque appartient nécessairement à l'une ou à l'autre ;

Au chrétien, attendu que l'une est la demeure de la vie et le vestibule du ciel; l'autre, la demeure de la mort et le vestibule de l'enfer ;

Au philosophe, attendu que la lutte éternelle des deux Cités forme la trame générale de l'histoire, et seule rend compte de ce que le monde a vu, de ce qu'il voit, de ce qu'il verra jusqu'à la fin, de crimes et de vertus, de prospérités et de revers, de paix et de révolutions ;

Au théologien, attendu que les deux Cités, montrant en action l'Esprit du bien et l'Esprit du mal, les font mieux connaître que tous les raisonnements.

Ainsi, les deux Cités sont l'objet d'une étude dont l'importance, peut-être la nouveauté, feront pardonner la longueur.

La formation, l'organisation, le gouvernement, le but de la Cité du bien ; son roi, le Saint-Esprit, révélé par les noms qu'il porte dans les Livres saints ; ses princes, les bons anges ; leur nature, leurs qualités, leurs hiérarchies, leurs ordres, leurs fonctions, la raison des uns et des autres : autant de sujets d'investigations particulières.

Elles sont suivies d'un travail analogue sur la Cité du mal. Nous faisons connaître sa formation, son gouvernement, son but ; son roi, Satan, révélé par ses noms bibliques ; ses princes, les démons ; leurs qualités, leurs hiérarchies, leur habitation, leur action sur l'homme et sur les créatures.

Toute cité se divise en deux classes : les gouvernants et les gouvernés. Après les princes viennent les citoyens des deux cités : les hommes. Nous montrons leur existence placée entre deux armées ennemies qui se la disputent, ainsi que les remparts dont le Saint-Esprit environne la Cité du bien, pour empêcher l'homme d'en sortir ou le démon d'y pénétrer.

Connaître les deux Cités en elles-mêmes et dans leur existence métaphysique, ne suffit pas à nos besoins : il faut les voir en action. De là, l'histoire religieuse, sociale, politique et contemporaine de l'une et de l'autre. Ce tableau embrasse, dans ses causes intimes, toute l'histoire de l'humanité : nous n'avons pu que l'ébaucher. Néanmoins, notre esquisse met en relief le point capital, c'est-à-dire le parallélisme effrayant qui existe entre la Cité du bien et la Cité du mal, entre l'œuvre divine pour sauver l'homme, et l'œuvre satanique pour le perdre. Exposer ce parallélisme non seulement dans son ensemble, mais encore dans ses principaux traits, nous a semblé le meilleur moyen de démasquer l'Esprit de ténèbres et de faire sentir vivement au monde actuel, incrédule ou léger, la présence permanente et l'action multiforme de son plus redoutable ennemi.

De là résulte, évidente comme la lumière, l'obligation perpétuelle et perpétuellement impérieuse où nous sommes tous, peuples et individus, de nous tenir sur nos gardes, et, sous peine de mort, de rester ou de nous replacer sous l'empire du Saint-Esprit. Cette conséquence termine le premier volume de l'ouvrage et conduit au second.

VII.

Pour que l'homme et le monde sentent la nécessité de se replacer sous l'empire du Saint-Esprit, il faut, avant tout, qu'ils connaissent ce divin Esprit : *Ignoti nulla cupido*. Une connaissance générale et purement philosophique ne saurait suffire. Il faut une science intime, détaillée, pratique : la donner est le but de nos efforts.

Après avoir montré la divinité du Saint-Esprit, parlé de sa procession et de sa mission, expliqué ses attributs, nous suivons son action spéciale sur le monde physique et sur le monde moral,

dans l'Ancien Testament. Ce travail nous prépare aux temps évangéliques.

Ici se révèle, dans toute la magnificence de son amour, la troisième Personne de l'adorable Trinité. Devant nous se présentent quatre grandes créations : la sainte Vierge, le Verbe incarné, l'Église, le Chrétien. Ces quatre chefs-d'œuvre sont étudiés avec d'autant plus de soin, qu'ils sont toute la philosophie de l'histoire ; car ils résument tout le mystère de la grâce, c'est-à-dire toute l'action de Dieu sur le monde.

Ce mystère de la grâce, pour lequel l'homme devient dieu, est, autant qu'il a dépendu de nous, exposé dans ses admirables détails. Nous disons le principe de notre génération divine, les éléments dont il se compose, leur nature, leur enchaînement, leur développement successif, jusqu'à ce que le fils d'Adam soit parvenu à la mesure du Verbe incarné, Fils de Dieu et Dieu lui-même. Les Vertus, les Dons, les Béatitudes, les Fruits du Saint-Esprit, tout le travail intime de la grâce, si peu estimé de nos jours, parce qu'il est bien peu connu, sont expliqués avec l'étendue nécessaire au chrétien qui veut s'instruire lui-même, et au prêtre chargé d'instruire les autres.

Les béatitudes du temps conduisent à la béatitude de l'éternité. Devenu enfant de Dieu par le Saint-Esprit, l'homme a droit à l'héritage de son Père. Franchissant le seuil de l'éternité, nous essayons de soulever un coin du voile jeté sur les splendeurs et les délices de ce royaume créé par l'amour, régi par l'amour, où tout est, pour le corps comme pour l'âme, lumière sans ombre, vie sans limites, c'est-à-dire communication plénière, incessante du Saint-Esprit aux élus et des élus au Saint-Esprit : flux et reflux d'un océan d'amour qui plongera les élèves du Chrême, *alumni Chrsimatis*, dans une ivresse éternelle.

Tant de bienfaits, de la part du Saint-Esprit demandent une reconnaissance proportionnée de la part de l'homme. Nous montrons comment cette reconnaissance s'est manifestée dans la suite des siècles, comment elle doit se manifester encore. Elle brille dans le tableau du culte du Saint-Esprit, des fêtes, des associations, des pratiques publiques et privées, établies en l'honneur du Bienfaiteur éternel, à qui toute créature du ciel et de la terre est redevable de ce qu'elle est, de ce qu'elle a, de ce qu'elle espère : *Næque enim est ullum omnino donum absque Spiritu Sancto ad creaturam perveniens.*

VIII

Pour remplir notre tâche, trois fois difficile par sa nature, par son étendue et par la précision théologique qu'elle demande, nous avons, sans parler des conciles et des constitutions pontificales, appelé à notre aide les oracles de la vraie science, les Pères de l'Église. Leur doctrine sur le Saint-Esprit est si profonde et si abondante, que rien ne peut la remplacer. Ajoutons qu'aujourd'hui on la connaît si peu, qu'elle offre tout l'intérêt de la nouveauté.

S'agit-il de préciser les vérités dogmatiques par des définitions rigoureuses, de donner la dernière raison des choses, ou de montrer l'enchaînement hiérarchique qui unit les éléments de notre formation divine ? Dans ces questions délicates, saint Thomas nous a servi de maître. Puissent les nombreuses citations que nous lui avons empruntées le faire connaître de plus en plus, et accélérer le mouvement qui reporte aujourd'hui les esprits sérieux, vers ce foyer incomparable de toute vraie science, divine et humaine !

N'est-il pas temps de revenir, demanderons-nous à ce propos, de l'aberration qui a été si funeste au clergé, aux fidèles, à l'Église, à la société elle-même ? Il existe un génie, unique en son genre, que l'admiration des siècles appelle le *Prince de la théologie*, l'*Angé de l'école*, le *Docteur angélique*. Dans une vaste synthèse ce génie embrasse toutes les sciences théologiques, philosophiques, politiques, sociales, et les enseigne avec une clarté et une profondeur incomparables. Bien que pour la forme, quelquefois même pour le fond, sa doctrine soit, de temps à autre, marquée de l'inévitable cachet de l'humanité, elle est cependant tellement sûre dans son ensemble, qu'au concile de Trente, ses écrits, par un privilège inconnu dans les annales de l'Église, méritèrent, suivant la tradition, d'être placés à côté de la Bible elle-même. Ce grand génie est un saint à qui le Vicaire de Jésus-Christ, en canonisant ses vertus, a rendu ce témoignage solennel : "Autant frère Thomas a écrit d'articles, autant de miracles il a faits. Lui seul a plus éclairé l'Église, que tous les autres docteurs. C'est une encyclopédie qui tient lieu de tout. A son école, on profite plus, dans un an, qu'à celle de tous les autres docteurs pendant toute la vie (1)." Enfin, pour que rien ne manque à sa gloire, c'est un génie tellement puissant, qu'un hérésiarque du seizième siècle ne craignait pas de dire : "Otez Thomas, et je détruirai l'Église (2)."

Ainsi, on peut considérer saint Thomas, placé au milieu des siècles, tout à la fois comme un réservoir, où sont venus se réunir tous les fleuves de doctrine de l'Orient et de l'Occident, et comme un crible par lequel, dégagées de tout ce qui n'est pas haute et pure science, les eaux de la tradition nous arrivent fraîches et limpides sans avoir rien perdu de leur fécondité.

Or, ce docteur, ce saint, ce maître si utile à l'Église et si redoutable à l'hérésie, la Renaissance l'avait à peu près banni des séminaires, comme elle a banni des collèges tous les auteurs chrétiens. Il y a moins de trente ans, quel professeur de théologie, de philosophie, de droit social, parlait de saint Thomas ?

(1) Quot articulos edidit, tot miracula fecit... Ipse plus illuminavit Ecclesiam, quam omnes alii doctores... pace aliorum dixerim, unus divus Thomas est instar omnium... In cujus libris plus proficit homo uno anno, quam in aliorum doctrina toto tempore vitæ suæ. (Bulle de Jean XXII, *Vie de saint Thomas*, par le P. Touron, art. 55, 7 mars, n° 81.)

(2) Tolle Thomam, et Ecclesiam dissipabo.—Malgré les dénégations de Bayle, ce mot est de Bucér.

Qui connaissait ses ouvrages ? Qui les lisait ? Qui les méditait ? Qui les imprimait ? Par qui et par quoi l'a-t-on remplacé ?

Sans le savoir, on avait donc réalisé, en partie du moins, le vœu de l'hérésiarque. Aussi, qu'est-il arrivé ? Où est aujourd'hui parmi nous la science de la théologie, de la philosophie et du droit public ? Dans quel état se trouvent l'Église et la société ? Quelle est la trempe des armes employées à leur défense ? Quelle est la profondeur, la largeur, la solidité, la vertu nutritive de la doctrine distribuée aux intelligences dans la plupart des ouvrages modernes : livres, journaux, revues, conférences, sermons, catéchismes ? Nous n'avons pas à répondre. Il nous est plus doux de saluer le mouvement de retour qui se manifeste vers saint Thomas. Heureux si ces quelques lignes, échappées à ce qu'il y a de plus intime dans l'âme, la douleur et l'amour, pouvaient le rendre plus général et plus rapide !

IX

Nous exprimons un dernier vœu, c'est de voir se réveiller, dans le clergé et dans les fidèles, l'ardeur apostolique pour le Saint-Esprit. S'il est vrai qu'entre les temps actuels et les premiers siècles du christianisme il existe plus d'un rapport, ajoutons un nouveau trait de ressemblance par notre empressément à connaître et par notre fidélité à invoquer la troisième Personne de l'adorable Trinité, source inépuisable de lumière, de force et de consolation.

Que les paroles du Sage, appliquées au Saint-Esprit et si bien comprises de nos aïeux, deviennent l'encouragement de nos efforts et la règle de notre conduite. "Bienheureux l'homme qui demeure dans la Sagesse, qui médite ses perfections et avec elle étudie les merveilles du Dieu créateur, rédempteur et glorificateur ; qui rumine ses voies dans son cœur ; qui approfondit ses mystères ; qui la poursuit comme le chasseur, et se met en embuscade pour la surprendre ; qui regarde par ses fenêtres ; qui écoute à ses portes ; qui se tient près de sa maison, et qui plante à ses murailles le clou de sa tente, afin d'habiter sous sa main. A l'ombre de cette divine Sagesse, lui et ses fils, ses facultés, ses œuvres, sa vie et sa mort, goûteront les délices de la paix. Elle-même les nourrira de ses fruits, les protégera de ses rameaux ; et, à l'abri des tempêtes, ils vivront heureux et reposeront dans la gloire : *Et in gloria ejus requiescet* (1)."

(1) *Eccl.*, xix, 22 et seqq.

LES MYSTÈRES DU SAINT ROSAIRE

NOTIONS, MÉDITATIONS, FORMULES, CHIANTS ET PRIÈRES

A L'USAGE DES PAROISSES, DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES, DES FAMILLES ET DES PENSIONNATS.

Approuvé par l'Autorité Ecclésiastique

In-32, chaque 5 cts, la doz. 40 cts, le cent..... \$3.00

LES FUSEAUX DE GULDA

A LA MÉMOIRE DE MADAME PAULINE WALLON

“ Grands et très grands sont les fruits de l'hospitalité. ”

(St JEAN CHRYSOSTOME).

I

APRÈS L'ORAGE

Vers la fin d'une journée du mois de juin 1544, un violent orage venait de grossir les torrents et d'ébranler les sapins des montagnes du Harz. Le tonnerre grondait encore dans le lointain, et sur les sombres nuées commençait à resplendir l'arc-en-ciel.

Dans la maison la plus grande et la plus belle du village d'Annaberg, sept petites filles dont les visages vermeils encadrés de boucles blondes apparaissaient derrière les vitres losangées du rez-de-chaussée, s'écrièrent toutes à la fois :

— Mère, mère, voici l'arc-en-ciel ! permettez-nous d'aller quêrir le plat d'or. (1)

La mère, qui filait sa quenouille près du berceau de son plus jeune fils, se leva, vint regarder par la fenêtre, et dit gravement :

— Je le veux bien, mais il ne faudra pas aller plus loin que la croix du chemin vert. C'est là que touche l'arc-en-ciel. Mettez vos sabots et partez. Mais vous n'avez pas été très sages cette semaine. Je doute que vous trouviez le plat d'or.

Elle n'avait pas fini de parler

(1) Dans plusieurs contrées de l'Allemagne on fait croire aux petits enfants depuis un temps immémorial que l'arc-en-ciel, chaque fois qu'il apparaît, laisse tomber sur la terre un plat d'or.

que les sept petites filles étaient déjà chaussées de leurs sabots vernis, et s'élançaient hors du logis, joyeuses comme des oiseaux qui s'échappent d'une cage. D'autres enfants, sortis des maisons voisines, couraient déjà par la campagne, en quête de ce fameux plat d'or que l'arc-en-ciel laisse tomber sur terre, et qui ne peut être trouvé que par un enfant sage. Ils se dispersaient tous, interrogeant du regard tantôt le ciel, tantôt l'herbe et les feuillages mouillés.

Les filles de Barbe Uttmann étaient accoutumées par leur mère à marcher en troupe serrée, sans dépasser jamais la limite qui leur était prescrite. Elles s'avancèrent sur la route, suivies par une vieille servante flamande, Gertrude, qui avait vu naître leur mère et l'avait suivie lorsque, quittant Nuremberg, sa ville natale, Barbe Etterlein était venue habiter le Harz, avec Conrad Uttmann, son mari. Toutes ces fillettes étaient blondes, jolies, au teint blanc et rose, et leurs petites coiffes de velours noir, leurs robes de drap de Frise brodées sur toutes les coutures, et leurs gorgerettes de toile fine, d'un blanc de neige, témoignaient de l'aisance qui regnait chez leurs parents. Elles babillaient, joyeuses, et n'étaient plus qu'à une portée de flèche de la croix de pierre, lorsqu'à un détour du chemin, l'aînée, Marie-Anna, s'écria en s'arrêtant tout à coup :

— Gertrude ! je vois une femme morte étendue là-bas !

Gertrude, restée en arrière, pressa le pas et aperçut, couchée en travers du chemin, une jeune femme couverte d'une mante noire, et dont les vêtements trempés de pluie attestaient qu'elle avait voyagé pendant l'orage. La bonne Gertrude s'agenouilla près d'elle, ouvrit ses vêtements, prit sa main et s'écria :

— Elle n'est pas morte, elle n'est qu'évanouie. Vite, Marie-Anna, courez demander un peu de kirsh à Walburg !

La chaumière de Walburg n'était qu'à cent pas de la route. Marie-Anna y courut, et revint bientôt accompagnée de la vieille Walburg portant un petit flacon et un verre.

Gertrude, aidée par les enfants, avait relevé à moitié la femme évanouie. Elle la tenait appuyée contre sa poitrine et lui frottait les mains en lui parlant flamand, à la grande surprise des petites filles. Elle parvint à lui faire avaler un peu de kirsch, et l'étrangère, ouvrant les yeux, dit d'une voix faible quelques mots en flamand.

— Ah ! s'écria Gertrude, je ne me trompais pas. Vous êtes Brabançonne. Chère amie, n'ayez pas peur. Nous aurons grand soin de vous. Buvez encore un peu.

— Elle a peut être faim, dit Walburg, je vais aller chercher du pain.

— Restez, Walburg, dit Marie-Anna, j'ai encore mon goûter dans ma poche.

— Moi aussi, moi aussi s'écrièrent les petites sœurs. Et elles offrirent à la voyageuse leurs sept gâteaux au fromage.

La jeune femme les remercia et mangea quelques bouchées. Bientôt elle se releva et essaya de marcher, appuyée au bras de Gertrude, mais ses vêtements mouillés ralentissaient ses mouvements. Elle frissonnait, et, tombant à genoux, se mit à pleurer.

— Comment faire ? se demanda Gertrude ; je voudrais emmener cette pauvre femme à la maison, mais elle ne peut marcher. Restez près d'elle, Walburg, je vais aller chercher de l'aide...

— Faisons mieux, dit Walburg, je vais lui prêter mon âne.

Elle courut mettre le bât et le licol à son vieux âne ; aidée par Gertrude elle fit monter la Brabançonne sur le pacifique animal, et toute la petite caravane reprit le chemin d'Annaberg.

Pendant ce temps l'arc-en-ciel s'était effacé ; le soleil declinant ne dorait plus que le sommet des montagnes, et les petits fées avaient complètement oublié le plat d'or.

II

LA CHAMBRE SAINT-JULIEN

Barbe Uttmann accueillit l'étrangère avec bonté. Elle ouvrit la chambre destinée aux hôtes, chambre plaquée, munie d'un bon poêle, et où, entre deux grands lit entourés de rideaux en grosse tapisserie, une console de bois sculpté supportait un groupe représentant saint Julien, patron des voyageurs, passant le Christ dans sa barque.

Barbe Uttmann fit allumer

un bon feu et chauffa elle-même le lit où la pauvre Brabançonne ne tarda pas à s'endormir, après avoir pris un peu de vin chaud et aromatisé.

Gertrude ayant soigneusement étendu autour du poêle les vêtements de l'étrangère, et mis près d'elle, à sa demande, la petite valise qu'elle portait, attendit quelques instants, puis, la voyant endormie, alla rejoindre Barbe, qui s'occupait à faire souper Walburg et les enfants. Le long crépuscule d'une soirée d'été finissait, et les servantes commençaient à allumer les lampes.

— Gertrude, dit Barbe à la vieille gouvernante, que pensez-vous que soit cette voyageuse? Les enfants prétendent qu'elle est votre compatriote?

— Pour sûr elle est du Brabant, madame. Elle porte la robe de calemade rayée, la petite coiffe et la médaille des dentellières de Bruxelles. Elle parle fort bien le flamand. Elle n'est malade que de fatigue et de la frayeur que lui a faite l'orage. A la blancheur de ses mains, à la finesse de son linge et au poids de la petite valise fermée à clef qu'elle porte, on voit que ce n'est pas une per-

sonne qui ait souffert de la misère. Je la questionnerai dès qu'elle s'éveillera. Mais, voici mein herr Uttmann qui arrive avec notre Étienne.

Le maître du logis, Conrad Uttmann, l'un des plus riches mineurs du Harz, revenait de la mine avec son fils Étienne, l'ainé de ses neuf enfants. Il entra gaiement et s'écria :

— Où sont mes filles? Quoi! pas une n'est venue au-devant de moi? Suis-je donc le père des vierges folles?

Les fillettes s'élançèrent vers lui et l'accablèrent de caresses, et la mère, lui présentant le bel enfant qu'elle venait de prendre dans son berceau, salua son mari d'un affectueux bonsoir et lui dit :

— Nos filles ont soupé plus tard que d'habitude, mon ami, c'est ce qui les a empêchées d'aller à votre rencontre.

— Le souper des enfants retardé! dit Conrad. Quelle merveille! il est donc arrivé un accident?

— Non pas précisément, dit Barbe: je vous conterai cela, mon ami. Allons fillettes, finissez vite cette crème. Dites vos grâces et allez vous coucher.

(à suivre)

D. W. & A. E. BRUNET

Représentant SPERLING & CO.

Banquiers et Courtiers de Londres, Angleterre

ACHAT ET VENTE DE VALEURS DIVERSES :

Débitures du gouvernement, de chemins de fer, de municipalités, de corporations scolaires de fabriques et de communautés religieuses.—Les municipalités, les corporations scolaires et les fabriques qui désirent emprunter trouveront avantage à se mettre en relation avec

D. W. & A. E. BRUNET

Téléphone Bell : 2313.

Adresse télég. Spernet Montréal. 30, rue St-Jacques, Montréal.